

Mai 1937

Seul dans sa cabine depuis les trois derniers jours, le fou se balançait doucement sur sa couchette étroite, les yeux fixés sur la patine terne de son coffre-fort tandis que la fièvre le faisait alternativement frissonner et transpirer. Il n'avait nullement conscience de ce qui se passait autour de lui : la traversée de l'Atlantique par l'immense vaisseau, le rythme des quatre moteurs qui entraînaient les grosses hélices, le service exceptionnel proposé par l'équipage... Il ne faisait même plus la différence entre le jour et la nuit. Il mobilisait toutes les capacités mentales qu'il lui restait pour se concentrer sur le petit coffre-fort.

Depuis qu'il avait quitté l'Europe, il ne s'aventurait hors de sa cabine que tard dans la nuit pour utiliser les toilettes communes. Même lors de ces expéditions furtives, il retournait précipitamment dans sa cabine dès qu'il entendait des passagers bouger ou des membres de l'équipage vaquer à leurs occupations. La première nuit du voyage et le jour suivant, un steward avait frappé à sa porte pour s'enquérir de ses besoins : désirait-il du thé, un cocktail ou quelques gâteaux secs pour soulager son estomac au cas où les mouvements du vaisseau le rendraient malade ? Le passager avait tout refusé en s'efforçant de rester poli. Pourtant, le deuxième

soir, lorsque le serveur était revenu lui demander s'il voulait le dîner laissé devant sa porte, l'homme de la cabine 8a se mit en rage contre le malheureux steward et l'injuria dans un mélange d'anglais, de grec et de dialecte africain qu'il avait appris au cours des mois précédents.

Alors que le troisième jour touchait à sa fin et que la soirée s'annonçait orageuse, il sentit le peu de contrôle qu'il avait sur son esprit lui échapper. Peu lui importait.

Il était presque arrivé chez lui. Ce n'était plus l'affaire que de quelques heures. Non plus des jours ou des mois. Il les avait tous vaincus. Lui. Tout seul.

Il avait réservé une cabine intérieure dépourvue par conséquent de hublot. Une lampe était fixée au-dessus du minuscule bureau et des ampoules dans des appliques décoratives éclairaient les lits superposés. Tous les éléments du mobilier étaient en aluminium poli, percé de petits trous ; ils donnaient à l'endroit une apparence futuriste comme si les passagers voyageaient à bord d'un vaisseau spatial tout droit sorti d'un roman de Jules Verne ou de H. G. Wells.

Le coffre-fort avait été déposé dans le seul coin libre de la cabine par un steward qui avait attendu un peu trop longtemps un pourboire que le passager ne pouvait pas se permettre de lui donner. Alors que l'appareil n'était rempli qu'à moitié pour le premier départ de la saison, les billets étaient parmi les plus chers pour un voyage transatlantique.

S'il n'avait pas été pressé par le temps ou s'il n'avait pas été persuadé que ceux qui le poursuivaient étaient sur le point de le rattraper, il aurait trouvé un moyen plus économique pour rentrer aux États-Unis. Pourtant, c'est sans doute en montant à bord de ce vaisseau qu'il avait réalisé son coup le plus brillant. Ceux qui le poursuivaient ne pouvaient pas soupçonner qu'il utiliserait le fleuron de leur industrie pour la dernière étape de son périple.

Il tendit le bras pour toucher le coffre-fort et sentir sa surface froide sous ses doigts tremblants, heureux de savoir que l'ambition de toute une vie était enfermée à l'intérieur.

Il fut parcouru d'un frisson dû à la fièvre ou à l'euphorie (il l'ignorait et peu lui importait d'ailleurs). Un petit miroir était fixé au mur en face des couchettes. Il se regarda dedans, évitant de croiser son regard, car il n'était pas prêt à affronter ce qui se cachait au fond de ses yeux. Ses cheveux étaient longs et mal peignés, parsemés de mèches grises qui n'étaient pas là deux mois plus tôt. Quelques touffes étaient tombées au cours des dernières semaines et, lorsqu'il passait sa main sur son crâne, il pouvait sentir de fines mèches se dégager et s'accrocher à ses ongles fendus. La peau de son visage formait des plis comme si elle avait été prévue au départ pour une tête plus grosse. Sa barbe avait autrefois été un vrai motif de fierté, la marque distinctive d'un homme à la moustache soignée. Elle ressemblait désormais au duvet d'un poulet qui mue.

Il observa ses dents dans le miroir en esquissant une grimace plutôt qu'un sourire. Ses gencives étaient rouges et irritées. Il supposa qu'elles saignaient parce qu'il n'avait pas pris un seul vrai repas depuis qu'il avait quitté sa maison dans le New Jersey.

Son corps avait lui aussi payé le prix fort. Il n'avait certes jamais été un homme robuste, mais il avait perdu tellement de poids qu'il sentait l'extrémité de ses os s'enfoncer dans sa chair chaque fois qu'il bougeait.

Ses mains tremblaient constamment et sa tête se balançait au-dessus de son cou comme si elle était devenue un fardeau trop lourd pour les muscles atrophiés de sa nuque.

La voix excitée d'une jeune fille lui parvint à travers la fine porte de la cabine. « Dépêche-toi, Walter. Nous nous approchons de New York. Je veux avoir une bonne place sur le pont devant les fenêtres panoramiques. »

Il était temps, pensa l'homme. Il regarda sa montre. Il était quinze heures. Ils auraient dû arriver neuf heures plus tôt.

Contre tout bon sens, il décida de s'aventurer hors de sa cabine. Il lui fallait constater de ses propres yeux qu'il était pratiquement arrivé chez lui. Il retournerait ensuite dans sa minuscule cabine où il attendrait l'arrimage du vaisseau.

Il avança en titubant jusqu'à la porte. Dans l'étroit corridor, une fille d'une douzaine d'années regardait avec impatience son frère occupé à lacer ses chaussures. À la vue du passager, elle ouvrit la bouche et cessa de respirer.

Une réaction involontaire qui emplit ses poumons d'air et interrompit l'afflux de sang vers son visage. Sans détourner ses yeux effarouchés de l'homme, elle tendit le bras vers l'épaule de son frère et l'entraîna plus loin.

Les paroles de protestation du garçon s'arrêtèrent sur ses lèvres lorsqu'il vit le passager dément. Ils tournèrent à l'angle du corridor en direction du pont-promenade, la jupe de la jeune fille virevoltant autour de ses maigres genoux.

Cette rencontre innocente donna un haut-le-cœur au passager. Il sentit l'acide brûler le fond de sa gorge. Il chassa sa nausée de son esprit et ferma la porte de sa cabine avant de se diriger vers l'escalier à tribord. Quelques membres désœuvrés de l'équipage ainsi qu'un passager solitaire se pressaient contre la fenêtre panoramique sur le pont B.

Derrière eux se trouvaient les toilettes réservées à l'équipage et, juste au moment où il arrivait à la hauteur de la fenêtre, un officier en sortit suivi d'une odeur fétide. Elle n'était pas plus nauséabonde et peut-être même moins infecte que celle du passager lui-même. Il n'avait pas lavé ses vêtements ni même son corps depuis qu'il avait fui Le Caire.

En posant ses mains sur le rebord de la baie vitrée, il sentit le léger tremblement des moteurs à travers le métal.

Il appuya son visage contre la vitre et vit les silhouettes impressionnantes des gratte-ciels de Manhattan émerger derrière les sombres nuages d'orage.

La compagnie qui exploitait le vaisseau mettait en avant les conditions de sécurité maximale que garantissait l'appareil et, lorsqu'il vit la ville apparaître devant ses yeux, il esquissa l'ombre d'un sourire. Comme promis, le voyage depuis l'Allemagne s'était déroulé sans incident et bientôt le fleuron de la compagnie Deutsche Zeppelin-Reederei serait accroché à son mât d'amarrage à Lakehurst dans le New Jersey.

Le soleil parvint à transpercer la couche nuageuse et forma une couronne autour du dirigeable géant *Hindenburg*. Son ombre s'étendait telle une énorme tache sur les canyons artificiels du centre-ville, assombrissant tous les immeubles qu'elle survolait à part l'imposant Empire State Building.

Le zeppelin colossal, plus grand que la plupart des paquebots et quatre fois plus rapide, avait effectué la traversée en un peu plus de trois jours ; ses quatre moteurs diesel Mercedes propulsaient le monstre d'une longueur de 246,7 mètres à une vitesse de 80 nœuds sans la moindre secousse.

Le passager regarda les gens sur la terrasse panoramique de l'Empire State Building qui faisaient signe au grand dirigeable et, l'espace d'un instant, grisé par cette vision, il ressentit le besoin de les saluer à son tour, un élan qui lui donna l'espoir de pouvoir un jour, après son incroyable épreuve, renouer avec l'humanité.

Au lieu de cela, il tourna les talons et se précipita dans sa cabine, respirant par saccades, jusqu'à ce qu'il se fût assuré que le coffre était toujours fermé. Son corps était recouvert d'une pellicule de sueur aigre. Il s'assit sur la couchette et recommença à se balancer.

Il prévoyait de rester ainsi tandis que le dirigeable amorçait sa descente au-dessus de Long Island Sound et que son capitaine, Max Pruss, cherchait un passage au milieu de l'orage pour aller arrimer son vaisseau à la base aéronavale de Lakehurst. Pourtant, juste avant cinq heures, quelqu'un frappa à sa porte. Il ne reconnut pas les coups.

Les stewards tapaient doucement de peur de le gêner ; ils étaient toujours respectueux même s'ils étaient décontenancés par son apparence et son attitude. Cette fois, la personne qui avait frappé affirmait son autorité. Il s'agissait d'un coup sec qui provoqua chez lui une nouvelle poussée de sueur.

« Qu'est-ce que vous voulez ? » demanda-t-il. Il avait la voix rauque à force de ne pas parler.

« Herr Bowie, je m'appelle Gunther Bauer. Je suis officier. Puis-je vous parler ? »

Chester Bowie regarda autour de lui dans la minuscule cabine. Il savait qu'il était pris au piège, mais il ne pouvait s'empêcher de chercher une issue. Il avait presque réussi. Plus que quelques heures et il aurait pu être dans son pays, en sécurité, loin de ces nazis, mais ils avaient d'une manière ou d'une autre appris son identité. Ce n'était pas lui qu'ils voulaient. Il n'avait plus d'importance désormais. Ils convoitaient ce qui se trouvait à l'intérieur du coffre.

Il n'avait pas fait tout ce chemin pour que son histoire se termine à présent. Il n'avait plus qu'une solution dès lors et il ne ressentit rien si ce n'est une légère irritation à l'idée de faire ce qu'il avait à faire.

« Bien sûr, dit Chester. Un moment, s'il vous plaît.

— Les officiers et les membres d'équipage craignent que vous n'ayez une image négative de notre compagnie », dit Bauer à travers la porte dans un anglais passable bien qu'un peu guindé, mais d'un ton doux. Chester n'était pas dupe. « J'ai quelques présents, poursuivit l'Allemand, des stylos et du papier à lettres pour vous, en souvenir de votre vol.

— Laissez-les devant la porte », dit Bowie tout en se préparant, sachant que les prochaines paroles et les prochaines secondes seraient cruciales.

« Je préférerais vous les remettre personnel... »

C'était tout ce qu'il avait besoin d'entendre. Ils voulaient pénétrer dans sa cabine pour dérober le coffre-fort. Avant même que l'Allemand n'ait fini de prononcer son dernier mot, Chester Bowie fit appel aux dernières forces que la fièvre lui avait laissées pour tirer brusquement sur la porte coulissante et saisir l'officier par le revers de sa veste d'uniforme noire. Sans prêter attention à la liasse de papiers qui glissa des mains de Bauer, ni aux crayons qui tombèrent sur le pont, il entraîna l'officier dans sa cabine.

Bauer laissa échapper un grognement surpris sans se défendre davantage. Bowie le poussa violemment contre la petite échelle qui permettait d'accéder à la couchette supérieure. Et alors que l'officier était sur le point de tomber,

Bowie bondit sur son dos. Il enfonça son genou dans le creux à la base de la tête de Bauer. Lorsqu'ils heurtèrent le sol, leurs poids combinés brisèrent la quatrième et la cinquième vertèbres cervicales de l'Allemand, si bien que sa moelle épinière fut touchée. Bauer se relâcha et son corps s'affaissa tandis qu'il poussait son dernier soupir.

Bowie ferma la porte. Ils ne le laisseraient jamais sortir du zeppelin. Même s'il était parvenu à les semer lorsqu'il avait quitté l'Afrique, il aurait dû savoir qu'ils finiraient par retrouver sa trace. Il avait été suffisamment rusé pour se jeter dans la gueule du loup et emprunter leur propre vaisseau pour rentrer chez lui. Personne n'aurait pu prévoir ce qu'il allait faire. Et pourtant, ils avaient deviné. Ils étaient démoniaques. Comme des gorgones omniscientes qui connaissent les chemins empruntés par les hommes.

Le corps occupait presque toute la surface au sol. Chester dut l'enjamber pour prendre un carnet qu'il avait laissé sur le bureau. Il ramassa un des stylos que Bauer avait laissés tomber. Il ignorait combien de temps s'écoulerait avant que le capitaine n'envoyât quelqu'un d'autre récupérer le coffre. Non, réalisa Chester, la prochaine fois il y en aurait beaucoup, beaucoup trop. Il écrivait vite, le stylo glissait sur les pages comme s'il savait ce qu'il avait à écrire et qu'il eût juste besoin que Bowie pose la pointe sur le papier. L'homme regardait sa main faire des allers et retours sur la page ; il n'était pas entièrement conscient des mots qu'il écrivait. En un quart d'heure, il avait rempli huit pages d'une écriture serrée qu'il parvenait à peine à lire. Comme personne ne vint, il en remplit dix autres, développant son histoire autant qu'il pouvait s'en souvenir. Il était certain qu'il s'agissait là de ses dernières volontés, de son testament. C'était tout ce qu'il restait de l'obsession d'une vie : ces mots et l'échantillon dans le coffre-fort. Mais ça suffisait. Il avait marché sur les traces des empereurs. Combien d'hommes pouvaient se vanter d'en avoir fait autant ?

Lorsqu'il sentit que sa main avait suffisamment écrit, il composa le code secret du coffre et fourra les pages à l'in-

térieur tout en regardant pour la dernière fois, il le savait, l'échantillon qu'il avait rapporté d'Afrique. Il ressemblait à un boulet de canon, une sphère parfaitement ronde qu'il avait réalisée avec l'aide d'un forgeron à Khartoum. Il ferma le coffre et écrivit un nom ainsi qu'un message codé sur la couverture rigide de son carnet. Il arracha les pages blanches qu'il restait sur la reliure spirale, puis il utilisa le lacet de sa chaussure gauche pour fixer la spirale et le mot à la poignée du coffre. Il n'avait plus qu'à prier pour que la personne qui découvrirait le coffre le remît à son destinataire.

Il était inutile d'écrire où l'homme vivait. Tout le monde savait où le trouver.

Chester Bowie fit rouler le corps de Gunther Bauer sous la couchette inférieure tout en feignant de ne pas remarquer la tête qui formait un angle peu naturel avec la tige cassée de sa nuque. Puis il entreprit de dégager le coffre de son coin en tentant de le soulever d'abord, mais dans la rage du désespoir il finit par le faire glisser sur la moquette.

Il ouvrit la porte de la cabine, regarda d'un côté et de l'autre du corridor, puis poussa le coffre de quarante-cinq kilos en direction de l'escalier vers le pont B. Personne ne l'avait remarqué jusqu'alors, mais il savait qu'en bas, les passagers et les membres de l'équipage regarderaient le littoral du New Jersey défiler sous les fenêtres panoramiques.

« Puis-je vous aider, monsieur ? »

Bowie resta figé sur place. La voix venait de derrière lui et il l'avait déjà entendue. Où ? Il réfléchit à toute vitesse. Au Caire ? À Khartoum ? Quelque part dans la jungle ? Il se retourna brusquement, prêt à se battre. Devant lui se tenait le jeune steward sérieux qu'il avait rabroué le deuxième jour de la traversée.

Werner Franz fit tout son possible pour ne pas reculer lorsqu'il croisa le regard affolé de Bowie, dont la posture et l'expression évoquaient celles d'un rat acculé. Même s'il n'avait que quatorze ans, Werner se considérait comme un steward expérimenté, et aucun passager, sûrement pas le plus

fou d'entre eux, ne pourrait ébranler son professionnalisme.  
« Puis-je vous aider ?

— Euh, oui, merci », balbutia Chester. À l'évidence, ce jeune garçon n'avait rien à voir avec la seconde vague de nazis envoyés pour voler le coffre. Le capitaine dépêcherait des mécaniciens et d'autres officiers, des hommes forts qui le frapperaient et cacheraient le coffre jusqu'au vol retour à destination de Francfort.

« J'ai entendu le capitaine, dit Werner avec le plus grand sérieux tout en commençant à tirer le coffre. Le temps s'est suffisamment éclairci pour que nous prenions la direction de Lakehurst. Avec un peu de chance, nous atterrirons un peu après dix-neuf heures. Je suppose que vous souhaitez être le premier à descendre du dirigeable, monsieur Bowie, n'est-ce pas ?

— Euh, oui, c'est vrai. Il y a des gens qui m'attendent.

— Puis-je vous demander ce qu'il y a à l'intérieur du coffre ? Les autres stewards pensent que vous transportez des gemmes pour un bijoutier de New York.

— Je, euh, non. Ce sont, euh, des documents pour un grand scientifique. »

Nom de Dieu ! Mais pourquoi avait-il dit cela ? Il suffisait au jeune homme de regarder le mot fixé à la poignée pour voir à qui le coffre était destiné. Il aurait dû opter pour l'histoire que le steward lui avait servie toute prête sur un plateau.

« Je vois. » À l'évidence, Werner Franz ne le croyait pas, et Chester en fut soulagé. Il avait parcouru huit mille kilomètres et avait failli trahir son secret au dernier moment.

Ensemble, ils traînèrent le coffre dans l'escalier. Son poids faisait trembler les marches en aluminium léger.

« Nous allons le sortir du passage, dit Werner en traînant le coffre dans la salle d'observation. Les membres de l'équipage doivent installer les escaliers rabattables une fois que nous aurons atterri et il ne faut pas qu'ils s'entravent dans votre coffre.

— D'accord », dit Chester en haletant. Son visage avait blêmi sous son hâle tropical, et ses jambes tremblaient.